

LES (DÉS)ENGENDREMENTS DU CAPITALISME RACIAL : TEMPS ET POUVOIR AU SEIN DES PENSÉES FÉMINISTES NOIRES ANTICAPITALISTES¹

*The Un/Engendering of Racial Capitalism :
Time and Power in Anti-Capitalist Black Feminist Thoughts*

Noémi Michel*

RÉSUMÉ

Cet article veut valoriser l'apport unique – pas assez considéré – des féministes noires anticapitalistes à la critique du capitalisme racial. D'après les réceptions francophones occidentales, ces dernières éclairent la multiplicité et l'intersection des oppressions. Par une lecture serrée de deux textes phares anglophones, la Déclaration du *Combahee River Collective* (1977) et *Scenes of Subjection* de Saidiya Hartman (1997), je montre qu'au-delà de l'intersectionnalité, les féministes noires se distinguent par leur mode d'articulation sophistiqué des opérations du sexisme, du racisme et de l'exploitation économique. Elles s'appuient sur trois modalités temporelles : le temps historique, les temps du sujet et le temporaire de la résistance. J'élabore le concept de « (dés)engendrement du capitalisme racial » pour mettre en lumière la façon dont une telle temporalisation du pouvoir nous pousse à prendre en compte la dynamique du vivant comme matière du capitalisme. Cela consiste à considérer à la fois les opérations qui exploitent la vie et celles qui en prennent soin, ouvrant ainsi la voie à un horizon radicalement anticapitaliste.

MOTS-CLÉS :

capitalisme racial, féminisme noir, Saidiya Hartman, le *Combahee River Collective*, temporalité, marxisme noir.

ABSTRACT

The aim of this article is to highlight the unique contribution of Black anti-capitalist feminists to the critique of racial capitalism. According to Western francophone receptions, the latter shed light on the multiplicity and intersection of oppressions. Through a close reading of two key English-language texts, the Declaration of the Combahee River Collective (1977) and Saidiya Hartman's Scenes of Subjection (1997), I show that beyond intersectionality, Black feminists are notable for their sophisticated mode of articulating the operations of sexism, racism and economic exploitation. They rely on three temporal modalities: historical time, the times of the subject and the temporary of resistance. I develop the concept "the un/engendering of racial capitalism" to highlight how such a temporalization of power leads us to take into account the dynamics of the living as the matter of capitalism. This involves considering both the operations that exploit life and those that care for it, thus opening the way to a radically anti-capitalist horizon.

KEYWORDS :

racial capitalism, Black feminism, Saidiya Hartman, the *Combahee River Collective*, temporality, Black Marxism.

¹ Je remercie les relecteur.ices ainsi que les éditeur.ices qui m'ont permis de préciser les réflexions et analyses élaborées dans cet articles. J'ai également bénéficié de nombreux retours précieux à ces réflexions dans le cadre de workshops et de conférences, merci à leurs organisatrices et leurs participant.es.

* Chercheure indépendante, membre de la *European Race and Imagery Foundation* (ERIF), michel.noemi@hotmail.com

C'est parce qu'il est anticapitaliste que le féminisme noir du *Combahee* est si puissant. On s'attendrait à ce que le féminisme noir soit antiraciste et opposé au sexisme. C'est l'anticapitalisme qui lui confère son acuité, son tranchant, sa rigueur et son potentiel révolutionnaire (Barbara Smith citée dans Taylor 2017, 69, je traduis).

Le récit marxiste des modes de production ou le récit foucauldien des modes de pouvoir semblaient inadéquats pour rendre compte de l'esclavage. Prendre au sérieux la question de la traite et de l'esclavage racial dans la colonie de peuplement mettait à mal ces cadres explicatifs. C'est cet ensemble de préoccupations qui a donné naissance à *Scenes [of Subjection]* (Hartman citée dans Rodriques 2022, je traduis).

Sur notre scène contemporaine globalisée, le terme *Black feminism* – que je traduis ici par « féminisme noir »¹ – est associé à des mouvements sociaux ainsi qu'à des figures et des productions conceptuelles, culturelles et politiques très variées. Évoquons, par exemple, la star africaine américaine Beyoncé (Djavadzadeh 2017), la notion d'intersectionnalité forgée par la fameuse théoricienne critique du droit Kimberly Crenshaw (1991), la popularité de figures radicales de gauche telles que bell hooks, Angela Davis et Mariam Kaba ou encore le mouvement pour les vies noires associé au slogan et au hashtag #BlackLivesMatter. Comme en témoigne cette liste non exhaustive et hétérogène, il existe non pas une, mais bien de multiples constellations féministes noires. Toutes cependant convergent à mettre en avant

les perspectives et les vécus de sujets se rattachant à la position de « femmes noires » et articulent le sexisme au racisme. Dans cet article, je me penche plus précisément sur le courant féministe noir *anticapitaliste*. Je démontre que ce dernier théorise les opérations multiples du pouvoir à partir d'une approche complexe du temps qui s'avère précieuse pour la critique du capitalisme racial.

L'une des lignes de tension qui traversent les constellations féministes noires renvoie à leur rapport différencié au capitalisme – critique, sympathisant, voire complice (Thompson *et al.* 2021). Cette tension n'est pas nouvelle. En 1974, sur la côte est des États-Unis, Barbara Smith, Beverly Smith et Demita Frazier fondent le collectif féministe noir *Combahee River Collective* (CRC). Toutes trois sont actives au sein de la gauche en prenant part à différents mouvements féministes, pacifistes, internationalistes et noirs. Elles sont également membres de la *National Black Feminist Organisation* (NBFo) fondée en 1973. Or, jugeant cette dernière trop bourgeoise, peu critique par rapport au capitalisme, elles décident de prendre leur autonomie dès 1974. Leur texte phare daté d'avril 1977 est publié en 1979 sous le titre « *The Combahee River Collective : A Black Feminist Statement* » (CRC 1979), puis sera republié à de nombreuses reprises et connaîtra une renommée globale sous la simple dénomination de « Déclaration du Combahee River Collective » (CRC et Falquet, 2006 ; Taylor 2017). Véritable manifeste, cet écrit affirme que les femmes noires font l'expérience de multiples oppressions sexistes, racistes, classistes et homophobes qui s'intensifient les unes les autres. Il propose un espace analytique articulant le féminisme socialiste et la critique marxiste aux traditions de libération noire et d'anti-impérialisme faisant des femmes noires les sujets centraux de la théorie et de la pratique politiques (CRC 2006 [1977]). Dans l'ouvrage conversationnel avec le CRC qu'elle édite à l'occasion des quarante ans de la Déclaration, la théoricienne critique noire américaine Keeanga-Yamahatta Taylor associe ce texte à un moment important de radicalisation politique et de clarification de désirs révolutionnaires au sein des mouvements de lutte noirs, ces derniers réalisant que « la libération noire ne peut se réaliser dans les limites d'une société capitaliste » (2017, 7, je traduis). Dans ce contexte, la pensée et les

¹ Je fais usage du terme « féminisme noir » et non pas « Afro-féminisme », car ce dernier se rattache à une tradition française qui n'est pas la mienne. J'appréhende le féminisme noir comme une constellation ouverte formée d'une myriade d'élaborations politiques, artistiques et intellectuelles issues des espaces et des circulations de la diaspora noire à travers le monde. Dans cette perspective, même si cet article propose de porter une focale sur des travaux associés au féminisme noir anglophone nord-américain, sa réflexion s'appuie sur des textes, mais aussi des pratiques et des conversations déployées dans et sur des espaces, des temps et des langues très divers, de par mon vécu de femme afro-descendante basée dans le contexte multilingue de la Suisse, d'origine caribéenne, et connectée aux États-Unis par le biais de réseaux familiaux, amicaux, militants et professionnels. Ceci étant dit, ma focale reste majoritairement occidentale et aspire à s'articuler davantage aux espaces noirs des continents africain et sud-américain à l'avenir.

actions politiques du CRC contribuent à systématiser un féminisme noir anti-impérialiste, internationaliste et anticapitaliste. Exigeant et rigoureux, ce féminisme se doit de pallier les limites des mouvements intellectuels et critiques auxquels il prend part dans les années soixante et septante. Il s'agit, pour le CRC, d'actualiser l'analyse marxiste depuis une posture antiraciste, et aussi d'étendre la portée de la critique radicale noire depuis une posture féministe (CRC 2006 [1977] ; CRC et Falquet 2006 ; Taylor 2017).

Une vingtaine d'années plus tard, en 1997, la théoricienne critique noire Saidiya Hartman publie *Scenes of Subjection*, une somme académique, fruit de sa recherche doctorale en littérature comparée. Hartman retravaille et articule de multiples références issues à la fois des théories marxistes, post-marxistes, postructuralistes, queers et féministes, des études culturelles et des *performance studies*. Elle développe une théorie innovante de l'assujettissement et de la résistance depuis la focale historique du régime esclavagiste nord-américain ainsi que des décennies qui suivent l'« émancipation » abordée non pas comme une rupture, mais comme une reconfiguration des termes de l'oppression raciale perdurant dans le présent (Hartman 1997). Hartman se penche sur des archives textuelles et visuelles de l'esclavage ainsi que sur des œuvres littéraires afin de développer une grammaire analytique qui remédie à l'impensé de la race au sein des critiques marxiste, postmarxiste, foucauldienne et féministes du pouvoir (Rodrigues 2022). Son étude pose ainsi la question fondamentale suivante : que se passe-t-il si l'on pense le pouvoir – l'assujettissement mais aussi la possibilité d'agir, de devenir sujet – en se centrant sur l'histoire de l'esclavage dans les Amériques ? La réponse se déploie dans un ouvrage épistémologiquement innovant qui reste peu connu en contexte occidental francophone². Signant la préface de l'édition anniversaire des vingt-cinq-ans de la publication de *Scenes*, Taylor (toujours elle) insiste sur son caractère visionnaire :

Le travail de Hartman a insufflé une nouvelle vie au champ académique des *performance studies*, ainsi qu'aux analyses précoces du capitalisme racial dans les études culturelles et la pensée critique. En effet, *Scenes* devrait être considéré comme l'un des textes qui ont mis en évidence la relation mutuellement constitutive entre le racisme et le capitalisme dans l'histoire américaine (2022, xvi, je traduis).

Taylor érige ainsi *Scenes* dans la catégorie des ouvrages phares pour éclairer la relation constitutive entre le racisme et le capitalisme. Et j'ajouterai que chez Hartman, l'analyse de cette relation implique également une étude minutieuse des logiques sexualisées et genrées qui engendrent des sujets, ainsi que des relations sociales basées sur la transformation d'humains en valeur marchande (Hartman 1997 ; 2008 ; 2016).

Bien qu'elles aient été publiées dans des contextes historiques et éditoriaux différents, la Déclaration du CRC et *Scenes* constituent deux sources importantes de la constellation anticapitaliste du féminisme noir. Il n'est ainsi pas étonnant que Taylor, auteure du fameux ouvrage *Race for Profit* (2019) participe à leur (re)mise en lumière éditoriale au moment du renouveau des débats autour de la dimension raciale du capitalisme qui marquent l'ère #Blacklivesmatter dès 2013 aux Etats-Unis. Cet article propose leur mise en dialogue, par une lecture serrée. Mon ambition est de contribuer, depuis l'ancrage francophone qui est le mien, à la littérature contemporaine, qui, en contexte anglophone principalement, démontre l'apport unique du féminisme noir de tradition matérialiste à la critique du pouvoir. À l'instar d'auteures telles que Jennifer L. Morgan et Alys Eve Weinbaum (2024) ou encore de Hartman dans ses écrits plus récents (2016), je soutiens que la constellation féministe noire anticapitaliste constitue l'un des terreaux les plus fertiles théoriquement et politiquement pour la compréhension des oppressions et des résistances relatives au capitalisme racial.

J'aborde ici le capitalisme racial dans sa généalogie radicale noire telle qu'elle se cristallise – sans toutefois s'y limiter – dans l'ouvrage de Cédric Robinson, *Black*

² Hartman a depuis publié deux autres ouvrages et de nombreux essais. Son ouvrage *Lose your mother : A Journey Along the Atlantic Slave Route* (2007) ainsi que son essai « Venus in two acts » (2008), sont les seuls qui ont été traduits vers le français aux éditions Brook en 2023.

Marxism, The Making of the Black Radical Tradition. Publié en 1983, cet écrit connaît aujourd'hui un regain d'intérêt de portée internationale, à la faveur notamment des mouvements planétaires pour les vies noires (Kelley 2017 ; 2021). Robinson et celles et ceux qui s'inscrivent dans son sillage, proposent de *noircir le marxisme* en révélant la portée limitée de son eurocentrisme et de ses catégories principales d'analyse. Noircir le marxisme revient à réinscrire les logiques raciales de différenciation, de hiérarchisation et d'exploitation au cœur de l'histoire du développement du système capitaliste et de la consolidation de ses logiques d'appropriation, d'accumulation et de consommation. Cela revient à reconnaître l'existence de processus de racialisation déjà opérants au sein de l'Europe féodale qui viendront se reconfigurer durant les conquêtes et l'impérialisme européen pour acquérir une portée globale. Cela revient aussi à remettre en question la réduction par les marxistes classiques de la traite et de l'esclavage des personnes noires à un stade d'accumulation primitive, et à redéfinir ces formations historiques comme moteur des différentes contradictions et dialectiques propres à la modernité capitaliste. Enfin, noircir le marxisme implique de dés-universaliser les catégories de « bourgeoisie » et de « prolétariat » en valorisant la longue durée des luttes anticapitalistes et antiracistes portées par les sujets africains et afro-diasporiques dont le répertoire d'actions et les imaginaires radicaux ont été nourris par le marronnage, les luttes anticoloniales, mais aussi par des formes uniques de cosmologies politiques et de rapport au vivant, venant former la « tradition radicale noire » (Kelley 2017 ; 2021 ; Morgan et Weinbaum 2024 ; Robinson 2005 [1983] ; Tatum 2005 ; Thomas 2005).

Comme en témoigne le numéro spécial de la revue *Marronnages* dans lequel paraît cet article, le contexte francophone européen occidental connaît un intérêt croissant pour la critique du capitalisme racial, qui passe notamment par la traduction³ et la recontextualisation de l'ouvrage de Robinson et des débats qu'il suscite. Cepen-

dant, cette actualité éditoriale n'incorpore que très peu la généalogie et les théorisations féministes noires du capitalisme racial (Néméh-Nombré 2024). Parallèlement, au sein des sciences et des théories sociales et politiques francophones du genre – de tradition matérialiste ou non – l'apport du *Black feminism* est le plus souvent associé à la notion d'intersectionnalité comprise, dans son acception basique, comme la reconnaissance de la nature multiple des oppressions, souvent synthétisée par la triade « genre, classe, race » (Hill Collins et Bilge 2016 ; Mayenga 2023). Or, comme je m'attache à le montrer dans cet article, les féministes noires anticapitalistes, à l'instar du CRC et de Hartman, ne peuvent être réduites au rôle de simple piquûre de rappel de l'importance de l'analyse additive ou intersectionnelle des oppressions. Ce qui fait leur intérêt et qui reste peu étudié en contexte francophone, ce n'est pas uniquement leur insistance sur les opérations multiples des oppressions mais avant tout leur *mode d'articulation* de ces dernières. Ce mode d'articulation met l'emphase sur la complexité par laquelle les opérations raciales, sexualisées, genrées et économiques du pouvoir s'engendent et se dés-engendent, s'amplifient ou encore se contredisent les unes les autres.

L'argument principal de cet article est que les auteures étudiées conjuguent les opérations multiples du pouvoir à partir d'une *approche multidimensionnelle du temps*, plus précisément à partir de trois modalités : le temps historique, le temps du sujet et le temporaire des résistances. Grâce à leur approche dynamique du pouvoir, elles offrent des récits qui détaillent les processus rythmant la vie du capitalisme racial et qui se centrent sur les vies noires constituées dans des conditions intenses d'assujettissement. Pour saisir ce mode d'analyse unique aux féministes noires anticapitalistes, je développe le concept exploratoire de *(dés)engendrement du capitalisme racial*⁴. La notion d'engendrement évoque la mise au monde, la mise en vie, le fait de faire naître des êtres, des espaces intimes et publics, des communautés, des pratiques et des relations sociales. L'engendrement

3 La traduction de l'ouvrage en français a été publiée en mai 2023 aux Éditions Entremonde.

4 Le travail autour du concept d'engendrement/désengendrement, fortement inspirée par la notion de *un/engendering* de Hortense Spillers (1987) s'inscrit à la fois dans les recherches académiques et artistiques que je mène le plus souvent en collectif, voir par exemple Michel et Andreetta (2021).

renvoie aux processus de reproduction sexualisée et genrée de la vie humaine mis en avant par les théories féministes noires du capitalisme racial reproductif⁵. Cependant, l'angle de la temporalité m'amène à le concevoir de manière plus englobante, à l'associer à tous les processus qui investissent et/ou matérialisent le vivant et sa possibilité de persister ou de s'interrompre, ce en vue de l'exploiter ou d'en prendre soin. Penser les (dés) engendrement du capitalisme racial permet de mettre le curseur sur le rapport dynamique au vivant du capitalisme : sur les opérations qui extraient, exploitent et approprient les forces vitales sans lesquelles il ne peut faire système ainsi que sur les opérations qui résistent, font perdurer les vies constituées dans ce système.

POUR UNE LECTURE SERRÉE DU FÉMINISME NOIR ANTICAPITALISTE

Cet article s'appuie sur une démarche de théorisation par la lecture serrée inspirée des méthodologies critiques des féminismes noirs, des *Black studies* et de la théorie politique critique (hooks 1999 ; Tully 2002 ; Weheliye 2014). Une telle méthode interprétative permet de rendre compte des modalités du *temps* qui sous-tendent les récits féministes noirs anticapitalistes du pouvoir. Elle permet aussi de lutter contre la politique d'appauvrissement épistémique que subissent ces récits lorsqu'ils sont repris, traduits et même instrumentalisés par les féministes majoritaires en contexte francophone.

Penser le pouvoir : de la spatialisation à la temporalisation

La lecture serrée se déploie par deux gestes analytiques principaux : rendre compte avec précision des implications analytiques et conceptuelles d'un texte – voire de certains de ses passages précis – pour venir

ensuite les articuler à d'autres textes et passages ayant été également lus et interprétés avec précision. Afin d'illustrer le premier geste, penchons-nous sur l'une des fameuses citations de la déclaration du CRC (2006) :

Si les femmes Noires étaient libres, toutes les autres personnes seraient libres aussi, car notre liberté implique la destruction de tous les systèmes d'oppression.

Cet extrait circule viralemment dans les réseaux féministes militants et académiques, toutes langues confondues⁶. Dans cet extrait, le pouvoir est conçu comme un *espace multidimensionnel*. Le pouvoir se compose de différents systèmes, strates ou dimensions représentant chacun une forme d'oppression spécifique. Ces strates pèsent sur le sujet ou le groupe soumis – de manière variable – à chacune d'elles et entrave ainsi sa liberté. Elles agissent ensemble pour former une domination structurelle : y mettre fin, atteindre un état de liberté, implique une destruction de chaque strate composant le pouvoir. L'extrait suggère donc une approche avant tout spatiale du pouvoir, le temps y apparaît de manière *unidimensionnelle*. En effet, lue hors de son contexte, cette phrase implique que l'imbrication des oppressions pèse en même temps, de manière *synchronique*. Les femmes noires étant soumises à de multiples oppressions, nous devons toutes les combattre simultanément pour que ces dernières soient libres, et par conséquent pour que le reste de l'humanité soit libre.

Cependant, cette approche du pouvoir en tant qu'espace multidimensionnel se trouble si l'on se penche plus en détail sur le contexte de la fameuse citation. Considérons cet autre extrait – plus long, moins cité et moins connu – situé plus tôt dans la Déclaration (2006, je souligne) :

5 Morgan et Weinbaum (2024, 8, je traduis) insistent sur le caractère corporel, intime et viscéral du travail reproductif : « Nous traitons la reproduction avant tout comme un processus corporel, comme une expérience individuelle vitale, et donc comme un objet d'étude viscéral, biologique et très intime. Elle est viscérale parce qu'elle est ressentie dans le corps et précède le travail mental ; elle est biologique parce qu'elle implique le corps en tant que technologie de production ; et elle est intime parce qu'elle se produit à l'intérieur des individus et implique leurs sensations physiologiques et psychologiques les plus privées. »

6 A titre d'exemple : c'est l'une des citations qui revient le plus lorsque l'on tape #combaheerivercollective dans une recherche sur le réseau social Instagram (<https://www.instagram.com/explore/tags/combaheerivercollective/>). En langue française, c'est une des citations qui est référencée sans être contextualisée dans des écrits généralistes consacrés au féminisme noir (voir par exemple Froidevaux-Metterie 2020) ou visant à vulgariser le féminisme noir (voir par exemple Menghini 2020, article de journal qui visait à promouvoir une conférence que j'allais donner).

Avant d'aborder le développement récent du féminisme Noir, nous voudrions affirmer que *nos origines historiques* se trouvent dans la *lutte incessante*, de vie ou de mort, des femmes Afro-Américaines pour leur survie et leur libération. Le rapport extrêmement négatif des femmes Noires avec le système politique américain (un système où c'est le mâle blanc qui définit les règles du jeu [a system of white male rule]) a toujours été déterminé par notre appartenance à deux castes opprimées, raciale et sexuelle. Ainsi que l'a souligné Angela Davis dans « Reflections on the Black Woman's Role in the Community of Slaves » (Réflexions sur le rôle de la femme noire dans la communauté des esclaves), les femmes Noires ont incarné, ne serait-ce que par leur simple existence physique, une position opposée à la loi de l'homme blanc [*white male rule*]. Elles ont *résisté activement à ses attaques* contre elles et leurs communautés, *par des actions d'éclat ou des moyens subtils*. Depuis toujours, des militantes Noires – certaines connues, comme Sojourner Truth, Harriet Tubman, Frances E. W. Harper, Ida B. Wells Barnett et Mary Church Terrell, et des milliers d'inconnues – avaient conscience de comment leur identité sexuelle se combinait à leur identité raciale pour faire de leur vie tout entière et de leurs principaux objectifs de lutte politique, quelque chose d'unique. Le féminisme Noir contemporain est le *produit d'innombrables générations* de sacrifice personnel, de militance et de travail de nos mères et de nos sœurs.

Dans cet extrait, la mention des « luttes incessantes », des « innombrables générations » de mères et de sœurs ou encore des « origines historiques » impliquent que les oppressions et les formes de résistance qu'elles nécessitent s'exercent sur un *temps long*, au travers de multiples vies. L'association de la domination à des « attaques » suggère que cette dernière s'exerce à plusieurs reprises. La résistance associée à des formes d'« actions d'éclat ou des moyens subtils » fait entendre que cette dernière se déploie dans la durée et dans la pluralité, par des formes diverses plutôt que par une destruction ultime et définitive. Ainsi, l'analyse du

champ sémantique et des articulations entre ces deux extraits remet radicalement en question toute interprétation prioritairement spatiale du pouvoir au sein de la Déclaration et appelle à mieux comprendre par quelles modalités ce dernier est temporalisé.

Et cette compréhension passe par le second geste analytique : l'articulation à d'autres textes. Lorsque j'ai commencé à explorer le temps chez le CRC, je me suis souvenue avoir été frappée par l'abondance de formules évoquant les « processus » pour nommer le pouvoir dans *Scenes*. Hartman y évoque par exemple « les processus concertés de racialisation, de différenciation genrée, de domination et d'assujettissement sexuel » (1997, 170)⁷, elle décrit comment le « déploiement de la sexualité agit de concert avec les processus de racialisation, d'accumulation, et de domination » (1997, 174). Hartmann narre le pouvoir par un foisonnement de formules et de verbes qui permettent de préciser par quels processus il opère et se matérialise. Ainsi, l'esclavagisme se maintient par des processus d'« esclavagisation » [*enslavement*] tels que la « domination violente, le déshonneur, l'aliénation natale et le statut de propriété » (1997, 72) ; le racisme se matérialise dans « une manière de gérer la vie et la mort, d'extraire de la valeur et d'accumuler du capital, de traduire des humains en objet et en matière première, de diviser les vies qui comptent de celles qui sont gaspillables » (1997, 328-329). En narrant le pouvoir via les processus qui le stabilisent, *Scenes* s'appuie sur une approche radicalement temporalisée, et appelle, par conséquent, à une mise en dialogue avec la Déclaration du CRC afin d'explorer en profondeur les différentes modalités du temps par lesquelles ces textes conjuguent les opérations multiples du pouvoir, ce que je m'attache à développer plus loin dans cet article.

⁷ À des fins de lisibilité, tous les extraits de *Scenes* cités tout au long de cette étude relèvent de ma traduction, les emphases par mise en italique sont également les miennes.

Contre l'appauvrissement épistémique du féminisme noir anticapitaliste

En adoptant une méthode de théorisation par la lecture serrée, je cherche à aborder *avec soin* la richesse et la complexité du corpus féministe noir anticapitaliste. En effet, en résonance avec de nombreuses militantes et théoriciennes noires, je m'inquiète de ce que j'appelle une *politique d'appauvrissement épistémique*⁸. Dans le contexte nord-américain, Nash déplore la réduction du féminisme noir au seul cadre analytique de l'intersectionnalité⁹. Elle appelle à produire des lectures complexes et approfondies de traditions multiples et hétérogènes afin de réactiver la richesse et les potentialités analytiques et imaginatives des différentes formes du « travail politique féministe noir » (Nash 2013, 5, je traduis).

Dans le champs académique francophone occidental, le courant qui est le plus souvent désigné dans sa langue originale en tant que *Black feminism* tend aussi à être rabattu sur la notion d'intersectionnalité¹⁰. Or, comme le démontre avec précision Evélie Mayenga dans son analyse des réceptions de l'intersectionnalité au sein des études genre en France, l'appropriation française de l'intersectionnalité, loin de venir enrichir et renouveler le projet théorique et politique du *Black feminism*, participe à son appauvrissement :

8 Je m'inspire des développements de la philosophe féministe noire Kristie Dotson autour de la violence épistémique (2011).

9 Au cours des dernières décennies, l'intersectionnalité a pris une place importante dans les contextes européen et nord-américain. Le terme a été repris non seulement dans la recherche et les mouvements féministes, mais aussi dans les discours et les politiques institutionnels. Lewis, entre autres, souligne que le succès de l'intersectionnalité est dû à sa nature « intrinsèquement ambiguë et incomplète ou ouverte » (Lewis 2013, 870, je traduis). L'intersectionnalité peut renvoyer à un cadre, un concept, un outil ou encore une méthode, et peut être déployée dans diverses disciplines et à divers niveaux d'analyse. En tant qu'outil conceptuel, l'intersectionnalité cherche à aborder les rouages et les effets des multiples formes d'oppression fondées sur les principaux systèmes modernes de différenciation tels que le genre, la sexualité, la race, la nationalité, la classe, parmi d'autres (Hill Collins et Bilge 2016). Il faut noter que la critique de Nash reste ambivalente. D'un côté, elle met en avant l'importance du travail de Crenshaw pour restaurer la complexité des identités et complexifier les cadres de lutte contre les discriminations dans le champ juridique. D'un autre, elle appelle à réactiver le travail post-intersectionnel et non identitaire des féministes noires en déplorant la tendance de l'intersectionnalité à se faire happer par des approches libérales du management des différences (Puar citée dans Nash 2013).

10 À titre d'illustration, l'entrée « Black feminism » sur Cairn.info donne lieu à une majorité d'articles qui mentionnent également le mot clé « intersectionnalité ».

Alors que [l]e savoir féministe noir plaçait l'expérience vécue en tant que femmes noires et minoritaires au centre de la production du savoir sur l'oppression, ses lectures académiques francophones l'ont désaffilié de la question raciale, et ont reproduit l'absence des pensées et luttes noires, féministes noires et minoritaires propres au contexte postcolonial français (2023, 142).

Le *Black feminism* s'est appauvri sous l'effet de son *instrumentalisation* au profit de « *gatekeepers* » académiques, principalement blanches et bourgeoises. Leurs opérations de traduction et de publication, au début des années 2000, de la Déclaration du CRC et du fameux essai « *Mapping the margins* » de Kimberlé Crenshaw (1991) ont eu pour effet d'instaurer un mode de réception dominant du *Black feminism* peu propice à la mise en valeur de sa complexité et de son hétérogénéité épistémiques (Mayenga 2023, 145-147). En effet, elles ont engendré un écosystème citationnel d'entre- et d'auto-références de celles qui se sont érigées comme « découvreuses » du *Black feminism*, favorisant les figures, les concepts et les cadres analytiques de féministes françaises matérialistes (Mayenga 2023). Dans un même mouvement, le *Black feminism* s'est aussi appauvri en raison de l'*invisibilisation* des généalogies, des textes et des figures féministes anticoloniales et noires ayant théorisé l'histoire de la race et de la colonialité française (Mayenga 2023, 149-154 ; voir aussi Joseph-Gabriel 2019 ; Noël 2023 et Soumahoro 2024). Selon une logique perverse, sous contrôle de féministes principalement non noires et bien mieux dotées en ressources institutionnelles, le *Black feminism* états-unien est devenu un instrument de négligence des féministes noires francophones, amoindrissant, au passage, la plus-value heuristique et politique qu'aurait entraîné un dialogue systématisé et durable entre ces corpus étroitement connectés du fait de l'histoire de la diaspora globale noire¹¹.

11 J'ai fait le constat d'effets d'appauvrissement très similaires dans le contexte suisse au sein duquel les *gatekeepers* des études genre contrôlent non seulement la réception dominante du *Black feminism* états-unien mais aussi celle de figures intellectuelles françaises afro-féministes tout en négligeant le travail féministe noir local (voir Michel 2023).

Les voyages francophones des deux textes étudiés dans cet article illustrent bien les différents effets des politiques d'appauvrissement épistémiques sur le travail féministe noir. D'une part, bien qu'elle soit citée par la littérature francophone, la Déclaration du CRC ne fait que rarement l'objet de lectures systématisées et approfondies, elle semble avoir acquis le statut de référence fétichisée¹². D'autre part, malgré son statut d'ouvrage de référence outre-Atlantique, *Scenes* n'a jamais été traduit en français. Il est étudié et mis au travail au sein de travaux militants et intellectuels féministes noirs francophones qui ont accès à la langue anglaise (voir par exemple Paris 2020 ; Soumahoro 2020). Or, subissant les effets d'invisibilisation décrits plus haut, ces derniers restent peu considérés dans le champ élargi des sciences sociales et de la théorie politique. La lecture serrée que je déploie dans cet article veut donc lutter contre les formes de réduction, d'appropriation et d'instrumentalisation du travail politique féministe noir. Elle vise à enrichir la réception francophone de deux textes phares de la constellation féministe noire anticapitaliste. Cette dernière mobilise une approche temporalisée du pouvoir dont les potentialités heuristiques dépassent celle d'une approche spatiale (souvent induite par des termes à connotation géométrique tels que « intersection » ou « imbrication »), trop statique pour narrer la vie et les effets dynamiques et complexes du capitalisme racial.

PENSER LES (DÉS)ENGENDREMENTS DU CAPITALISME RACIAL : UNE CONJUGAISON EN TROIS TEMPS

Ma lecture de *Scenes* et de la Déclaration du CRC m'a amenée à identifier trois modalités temporelles : le temps historique, le temps du sujet et enfin, le tempore de la résistance. Je les définis et les illustre dans les sections qui suivent. Ce parcours me permet parallèlement d'esquisser le concept exploratoire de « (dés)engendrement du capitalisme racial » pour valoriser le mode d'articulation dynamique des opérations du

pouvoir. Unique au féminisme noir, ce mode d'analyse gagne à être davantage incorporé dans la critique actuelle du capitalisme racial.

Le temps historique

L'extrait de la Déclaration du CRC sur lequel se focalise ma lecture débute par une référence au temps historique :

Nous voudrions affirmer que nos origines historiques se trouvent dans la lutte incessante, de vie ou de mort, des femmes Afro-Américaines pour leur survie et leur libération (Combahee River Collective 2006 [1977]).

Inaugurant la section consacrée à la genèse du féminisme noir contemporain, l'extrait met l'emphase sur les « origines historiques »¹³ comme source de toute théorisation et politique féministes noires. Ces origines historiques sont aussitôt doublement qualifiées et spécifiées. Premièrement, elles sont associées à la « lutte incessante, de vie et de mort des femmes Afro-Américaines pour leur survie et leur libération », à une histoire qui s'actualise dans le refus des « oppressions multiples et simultanées » que le CRC fait remonter à la traite et à l'esclavage. Il associe en effet, quelques lignes plus loin, la dévalorisation matérielle et symbolique des femmes noires, à savoir le « peu de valeur accordée à nos vies », aux « quatre siècles d'esclavage dans l'hémisphère occidental » et aux reconfigurations subséquentes du « système où c'est le mâle blanc qui définit les règles du jeu ». Deuxièmement, les origines historiques sont personnifiées et incarnées par des noms de militantes noires, « certaines connues, comme Sojourner Truth, Harriet Tubman, Frances E. W. Harper, Ida B. Wells Barnett et Mary Church Terrell, et des milliers d'inconnues », dont les actions, la vie, et la conscience ont nourri une position sociale de contestation des oppressions.

¹² Comme l'illustre une recherche par mot clé « Combahee River Collective » sur le portail cairn.info, le mode de référencement de sa Déclaration se fait par la mention ainsi que par les citations directes ou indirectes d'un ou deux passages, mais très rarement par une analyse en profondeur.

¹³ Toutes les citations non référencées dans les passages de cet article consacrés à la lecture serrée de la Déclaration sont issues de cette dernière. Les emphases par mise en italique sont les miennes.

Les approches matérialistes dialectiques classiques s'appuient sur une conception abstraite de l'histoire : le moteur de l'histoire, du changement social, réside dans les contradictions qui se jouent entre les différentes conditions sociales d'existence des humains, déterminées par la structure économique (Lefebvre 2018 ; Tönies 2012). Le CRC, par contraste, aborde l'histoire comme une matière concrète, comme un *enchevêtrement temporel de vies multiples en lutte* contre les effets assujettissants de la traite négrière, de l'esclavage et du colonialisme et de leur vie d'après. Loin d'être subie, l'histoire est agie, mise en mouvement par les actions passées, présentes et à venir des « innombrables générations de sacrifices personnels, de militantisme et de travail de nos mères et de nos sœurs ». Cette emphase sur les actions de libération comme ressort de l'histoire se traduit par le choix du nom « *Combahee River Collective* » que se donnent les membres après avoir décidé, courant 1974, de s'indépendantiser de la *National Black Feminist Organization* (NBFO) qu'elles jugent trop bourgeoise (Taylor 2017). Barbara Smith suggère alors le nom en écho au raid de l'armée de l'union mené par Harriet Tubman à la rivière *Combahee* en 1863 qui permit de libérer plus de 750 personnes esclavagisées :

Mon point de vue, et je pense qu'il était partagé, était de ne pas nous nommer d'après une personne. Donnons-nous le nom d'une action. Une action politique. Et c'est ce que nous avons fait. Et pas seulement une action politique, mais une action politique pour la libération (Taylor 2017, 30-31, je traduis)¹⁴.

La Déclaration du CRC propose un cadre de théorisation et d'action qui passe par la nécessité de l'analyse historique. Pour ses auteures, « développer une analyse et une pratique intégrées, basées sur le fait que les principaux systèmes d'oppression sont

imbriqués [*interlocking*] » revient toujours à inscrire les opérations concertées du sexisme, du capitalisme, du racisme dans la longue histoire du colonialisme, de l'esclavage et de la traite des esclaves, une histoire qui n'est pas considérée comme achevée. Un tel mode d'historicisation se retrouve dans de nombreux autres textes féministes noirs anticapitalistes et anti-impérialistes de l'époque¹⁵.

C'est en convoquant *Scenes* paru deux décennies plus tard que j'aimerais démontrer plus précisément par quels gestes analytiques spécifiques le temps historique devient un *outil d'articulation et de conjugaison* des multiples opérations du pouvoir. Dans son étude, Hartman (1997) se centre sur la figure du sujet esclavagisé [*the enslaved*] et cherche à rendre compte de sa vie par les termes les plus appropriés. La vie en captivité, suggère-t-elle, s'engendre et se réengendre à travers des processus d'assujettissement complexes et continuellement renouvelés. Pour les qualifier, Hartman recourt à plusieurs reprises à la notion de « mort sociale », s'appuyant sur les travaux de Genovese (1972), Patterson (1982) ou encore Spillers (1987)¹⁶.

Selon cette littérature, la condition de « mort sociale » renvoie à trois manques qui viennent produire et maintenir des sujets dans une position de captivité et d'esclavagisation. Premièrement, la mort sociale renvoie à un *manque de parenté* [*kinlessness*] maintenu par les multiples processus qui empêchent les personnes réduites en esclavage de se constituer dans des liens de parenté stables et choisis (Hartman 1997). C'est ce que dénonce par exemple Harriet Jacobs lorsqu'elle évoque comment sa maîtresse « pensait que les esclaves ne pouvaient prétendre à leur propre famille et qu'elles avaient été créées à seules fins de servir la famille de ses maîtres. » (Jacobs 2014 [1861], 65) Deuxièmement, la mort sociale renvoie au *manque*

14 Barbara Smith raconte avoir appris l'histoire des luttes de libération de Harriet Tubman, l'une des figures à présent les plus connues de la libération noire, en lisant un court récit biographique publié par une maison d'édition de gauche, *International Publishers*. Elle s'est ainsi exposée au récit d'une vie passée pour venir enchevêtrer l'engendrement de son collectif à cette dernière (Taylor 2017, 30-31).

15 Evoquons notamment l'essai phare d'Angela Davis « *Reflection on the Black woman's role in the community of Slaves* » publié en 1971 par la revue *Black Scholar*, le pamphlet de Frances M. Beal « *Double Jeopardy : to be Black and Female* » paru initialement en 1969 (2008 [1969]) et encore, l'ouvrage de l'anthropologue sénégalaise Awa Thiam *La parole aux Nègresses*, paru en 1978 qui vient d'être réédité (2024 [1978]).

16 Au sujet de l'importance des analyses de la « mort sociale » pour Hartman, voir son entretien avec Rodriques (2022).

d'une relation soutenable à son corps (Michel 2016). Le sujet esclavagisé ne se possède pas elle-même, elle est propriété de son « maître », sa dépossession corporelle se rejoue sans cesse par le travail forcé – reproductif et productif – combiné à de multiples formes de violation ritualisée de sa chair. Cette exposition constante à la marchandisation, à l'exploitation, à l'appropriation et à la violence qui marque la chair symboliquement et littéralement, Hortense Spillers l'évoque par « les hiéroglyphes de la chair » (1987, 67, je traduis). Enfin, la mort sociale fait référence au *manque de statut politique*, à l'impossibilité de faire partie d'une collectivité auto-instituée perdurant dans le temps, la subordination absolue au « maître » fragilisant intensément les possibilités d'autodétermination collective.

Prenant au sérieux ces logiques d'assujettissement extrême, l'historicisation, chez Hartman, procède par *l'élaboration de récits précis et touffus* de la vie des sujets noirs et des nombreux processus et instances qui participent à les maintenir dans la mort sociale (sans jamais y parvenir totalement). Et c'est par ce mode narratif que la nature conjuguée des opérations multiples du pouvoir se donne à voir et à ressentir. Considérons l'extrait suivant traitant de la régulation du travail reproductif de la « mère » esclavagisée. Hartman y décrit une condition de *kinlessness* ainsi qu'une forme spécifique de dépossession corporelle, l'aliénation natale, à savoir la déprivation des « mères » de toute prérogative quant à leurs « enfants » :

La maternité fut un facteur nécessaire à la *reproduction de la propriété et de l'assujettissement des Noir-es*. Cependant, les droits parentaux étaient absents de la loi. Cette négation de la parentalité était produite par des instances allant de la vente et de la séparation des familles à la re-nomination des enfants noirs par le propriétaire d'esclaves consistant en une démonstration de son pouvoir et de sa domination. *L'enjeu de la maternité se retrouvait dans la loi uniquement en lien avec la disposition et la transmission de la propriété et en lien avec la détermination et la reproduction du statut de subordonné*. Le concept de « tort » ne recouvrait pas la

perte des enfants, l'aliénation natale, la déprivation forcée des liens de parenté. L'intérêt de la loi avec la maternité ne se concentrait que sur les *questions de propriété : les diminutions de la valeur de l'esclave* si la femelle esclave était incapable de reproduire ou encore des différends concernant la *transmission et la perte de la propriété*, au cas où on oublie, on est en train de parler d'enfants ici (1997, 98).

Hartman associe étroitement une position sociale genrée, la « maternité », aux notions de « propriété » et de « valeur ». Être « mère », c'est travailler à la reproduction du travail asservi, c'est donc engendrer un bien de propriété et se constituer dans une constellation de relations sociales qui empêchent de faire parenté sur un mode stable. C'est voir le fruit de son travail reproductif corporel capté – en toute légalité – par les propriétaires esclavagistes blancs. Hartman montre comment, au sein de l'économie politique esclavagiste, être ou pouvoir être mère est une condition genrée, mais aussi toujours en même temps racialisée et marchandisée au profit du « maître » (voir aussi Harris 1993 ; Morgan 2018). Elle rappelle ainsi que les paramètres de la maternité varient en fonction du rapport à la racialisation et à la production capitaliste du corps qui investit ou est investi par cette condition. Le « travail reproductif », lorsqu'il est réinscrit dans l'histoire de l'esclavage, et donc dans l'histoire de l'engendrement de sujets marqués par le manque de parenté, ne peut se saisir par la seule référence à la classe des femmes ou au système d'oppression patriarcal (à cet égard, voir par exemple Wittig, 1980). Il implique toujours *l'élaboration d'un récit précis qui conjugue les « processus concertés de racialisation, d'accumulation du capital, d'engendrement, de domination et d'assujettissement sexuel »* (Hartman 1997, 97)¹⁷.

17 Dans un essai publié une vingtaine d'années plus tard, Hartman précise comment la conjugaison de la reproduction et de l'appropriation participe à un calcul de valeur spéculatif, un investissement pour le futur : « La reproduction est liée à la fabrication de marchandises humaines et mise au service du marché. Pour les personnes esclavagisées, la reproduction n'assure pas d'autre avenir que celui de la dépossession et ne garantit rien d'autre que la reproduction de personnes racialisées à disposition ou l'accroissement humain » (élargissement des biens) pour le maître. L'avenir des personnes esclavagisées était une forme de valeur spéculative pour les esclavagistes. Même les enfants à naître étaient enrôlés et condamnés à l'esclavage. » (Hartman 2016, 168, je traduis)

De plus, ne se figeant pas dans le passé, le récit précis de la vie genrée, sexualisée et racialisée en régime esclavagiste-capitaliste vient toujours s'articuler au présent. La dernière remarque de Hartman dans l'extrait cité plus haut – « au cas où on oublie, on est en train de parler d'enfants ici » – illustre un travail actif avec et contre la matière historique, un travail qu'elle qualifie de « combinaison entre forage et défiguration » (1997, 12)¹⁸. Elle superpose les termes « enfants », « maternité » et « familles » à des sujets qui se sont vu refuser le statut attaché à ces termes de leur vivant¹⁹, déployant ainsi un mode d'historisation qui reconnaît « l'impossibilité de reconstituer le passé sans la défiguration des préoccupations actuelles » (1997, 11). La matière historique devient *hantise* : « [l]es échecs de la Reconstruction nous hantent toujours » écrit-elle dans *Scenes* (1997, 14) ; l'esclavage a inauguré « un régime de sexualité racialisée qui continue à exposer les corps noirs au risque d'exploitation, d'abus sexuels, de violence arbitraire, d'incarcération, de pauvreté, de mort prématurée et de meurtres sanctionnés par l'État », spécifie-t-elle dans un essai ultérieur sur le travail des femmes noires (2016, 169, je traduis) ; l'esclavage fournit la « structure de notre langage de la liberté et des droits, de l'homme et du citoyen » explique-t-elle dans un entretien accordé à l'occasion de la réédition de *Scenes* (Rodriques 2022, je traduis). Il s'agit pour Hartman de mettre l'histoire qui nous hante au service d'une compréhension critique de la « vie d'après l'esclavage » [*the afterlife of slavery*] (2007, 6, je traduis), de procéder à une « reformulation du passé » qui répond à notre « crise contemporaine » (1997, 14).

En résumé, comme l'exemplifie Hartman, les féministes noires anticapitalistes mobilisent le temps historique

par l'élaboration de récits précis attentifs aux vies ayant survécu dans et lutté contre une multiplicité des processus d'assujettissement, ce dans le but d'ouvrir une compréhension fine des opérations du pouvoir dans le présent. Pour les membres du CRC, dans les années septante, c'est une posture d'historisation très similaire qui s'élabore lors de leur *study group*, de leurs retraites et de leurs partages de textes (Taylor 2017). Elles étudient le passé pour comprendre « l'oppression raciale-sexuelle, ni seulement raciale, ni seulement sexuelle » (CRC 2006 [1977]) dans le présent, mais aussi pour orienter leur engagement politique en ciblant des formes spécifiques d'oppression qui sont minimisées voire le plus souvent ignorées par les mouvements sociaux de gauche et radicaux dans lesquels elles naviguent (Taylor 2017 ; CRC et Falquet 2006). Leur périmètre d'attention politique est explicité dans la dernière section de la Déclaration consacrée aux « thèmes et projets féministes noirs » :

Le caractère incluant de notre politique nous *rend attentives* à tout ce qui affecte la vie des femmes, des personnes du Tiers monde et des travailleur-e-s. Nous souhaitons bien sûr nous engager particulièrement dans le travail et dans les luttes où la race, le sexe et la classe constituent des facteurs simultanés d'oppression (2006 [1977]).

Ainsi, c'est parce qu'elles ont étudié l'histoire de l'eugénisme que les membres du CRC s'engagent dans plusieurs groupes de lutte contre les stérilisations forcées qui ciblent principalement les femmes noires et les *women of color*, notamment les femmes portoricaines ou encore les femmes indigènes, obtenant à Boston une loi d'interdiction des abus de stérilisation (CRC et Falquet 2006 ; Taylor 2017). Leur conscience de l'histoire spécifique des dépossessions corporelles des personnes noires oriente leur engagement pour les droits à l'avortement en se focalisant par exemple sur la défense d'un gynécologue noir accusé d'homicide involontaire après avoir pratiqué un avortement légal ou encore leur projet de refuge pour les femmes noires victimes de violences domestiques, la publication de pamphlets et de guides d'autodéfense après une

18 Ce travail à la fois avec et contre les archives se prolonge dans ces écrits récents et a donné lieu à sa conceptualisation de la « fabulation critique » comme méthode historiographique qui intègre l'imagination et la spéculation dans son écriture (Hartmann 2007 ; 2008 ; 2019).

19 Dans son discours prononcé à la Convention pour les Droits des Femmes en 1851, Sojourner Truth exprime clairement cette impossibilité d'habiter la position de « femme » et de « mère » sous l'esclavagisme : « J'ai donné naissance à cinq enfants, et j'ai vu la plupart vendus en esclavage. Et lorsque j'ai crié la douleur d'une mère, seul Jésus m'a entendue – en ne suis-je pas une femme ? » (2021 [1851])

série de meurtres de femmes noires (CRC et Falquet 2006 ; Taylor 2017). En somme, leur connaissance et leur exposition continue aux récits de vie et de lutte des femmes noires qui les ont précédées, les guident vers l'identification d'enjeux, de stratégies et d'objets de luttes politiques qui passent sous les radars de groupes ne pratiquant pas la conjugaison sophistiquée des oppressions à partir de la longue histoire de la racialisation du genre, de l'engendrement de la race, de la manière dont l'engendrement de la race et la racialisation du genre ont pris et continuent de prendre part à l'accumulation capitaliste basée sur l'appropriation, l'extraction, l'exploitation et la déshumanisation.

L'attention politique et analytique qui émerge de l'historicisation féministe noire que j'ai décrite pour le contexte nord-américain résonne chez de nombreuses autres féministes de la diaspora noire et de la constellation anticapitaliste. Dans le cas français, l'étude de Myriam Paris (2020) rend compte des nombreuses pratiques de contrôle et de dépossession – allant des vols de ventres aux avortements forcés – qui ont contraint la condition maternelle des femmes colonisées en France, en particulier à La Réunion. Cela lui permet d'appréhender la « fête des mères » organisées par l'Union des femmes réunionnaises comme une forme radicale de résistance politique ou encore de remettre en question la périodisation classique des mouvements féministes en trois vagues depuis le prisme des vies et les luttes des sujets colonisés.

Comme annoncé en introduction, je propose le concept exploratoire de *(dés)engendrement du capitalisme racial* pour faire sens de l'approche temporalisée du pouvoir des féministes noires anticapitalistes. Selon la première modalité analysée jusqu'à présent, ces dernières conjuguent les opérations du pouvoir au temps historique. Dans un tel cadre d'analyse, le récit des modes opératoires du pouvoir et de ses effets oppressifs aborde le capitalisme à partir des processus qui l'ont engendré et consolidé dès le début de la traite, de l'esclavage et du colonialisme. Ces processus historiques globaux ont reconfiguré ce que voulait dire « être humain », « presque-humain » ou « non-hu-

main » (Spillers 1987 ; Weheliye 2014 ; Wynter 2003), engendrant la texture sociale, la grammaire politique et le rapport au vivant ainsi qu'au travail capitaliste qui perdurent jusqu'à présent. De plus, dans un tel cadre d'analyse, *les engendrement historiques du capitalisme racial* s'appréhendent par des récits minutieux et jamais totalisants, à partir des expériences particulières, d'aspects précis (par exemple par une focale sur la déprivation de la parentalité noire ou sur la stérilisation forcée issue de la pensée eugéniste) qui témoignent de moments de ré-engendrement de processus de racialisation, d'(in)différenciation genrée, de sexualisation qui se conjuguent, se contredisent ou s'amplifient pour venir produire des relations sociales différenciées avec les modes de production et de reproduction capitalistes²⁰.

Les temps du sujet

Je nomme « les temps du sujet » la deuxième modalité du temps par laquelle les féministes noires de la constellation anticapitaliste conjuguent les opérations multiples du pouvoir. Au sein de l'extrait de la Déclaration du CRC déjà cité plus tôt, cette modalité émerge par le biais de l'association du qualificatif « femmes noires » à des marqueurs temporels de la durée comme l'illustrent les expressions suivantes : « la *lutte incessante de vie ou de mort*, des femmes Afro-Américaines pour leur survie et leur libération », « les femmes noires ont incarné, ne serait-ce par leur simple *existence* physique, une position opposée à la loi de l'homme blanc » ou encore « *depuis toujours*, des militantes Noires (...) avaient conscience de comment leur identité sexuelle se combinait à leur identité raciale pour faire de *leur vie toute entière* et de leurs principaux objectifs de lutte politique, quelque chose d'unique. »

Ces expressions suggèrent une approche dynamique de ce que veut dire occuper une position subjective de « femme noire ». Elles indiquent aussi qu'une

²⁰ À cet égard, il est intéressant de noter le contraste avec les féminismes matérialistes français dont l'appel à l'« histoire » est plus abstrait et n'inclut pas le colonialisme et l'esclavage. Voir par exemple Wittig qui déplore la « naturalisation de l'histoire » et l'« obligation séculaire de procréation » sans prendre en compte la différenciation racialisée qui vient complexifier la construction sociale des rôles genrés (1980).

telle position se constitue et se reconstitue *dans et par les multiples opérations du pouvoir* – et peut, par conséquent se reconfigurer, se libérer partiellement grâce aux « luttes incessante de vie et de mort ». Le pouvoir ne s'exerce pas sur le sujet « femme noire » qui lui existerait antérieurement et extérieurement, la vie du pouvoir et la vie du sujet s'entremêlent et se co-constituent dans la durée, dans le temps²¹.

Une telle *temporalisation radicale* du sujet se traduit dans le titre même de l'ouvrage de Saidiya Hartman, *Scenes of Subjection*, dont la traduction reste peu évidente. Le terme « *subjection* » aborde à la fois « l'assujettissement et la constitution du sujet » [*the enactment of subjugation and the constitution of the subject*] (1997, 4). Le suffixe « -tion » fait signe vers le déroulement dans le temps : lorsque Hartman étudie les sujets noirs, elle veut saisir les multiples processus qui les assujettissent mais aussi ceux qui les font exister, sans cesse (re)devenir-sujet, dans un ensemble de relations sociales économiques, politiques et psychiques en constants engendrement et ré-engendrement. Ainsi, elle s'interroge :

Qu'est ce qui serait rendu possible [analytiquement et politiquement] si, au lieu d'assumer un sujet dès le départ, nous commençons notre investigation par la description d'un devenir-sujet/assujettissement [*subjectification*], une description qui ne chercherait pas à nommer ou à interpréter quelque-chose, mais simplement à décrire la surface de ce devenir-sujet/assujettissement ? (Hartman 1997, 100)

Comment procéder à l'analyse de la subjectivation et de son déroulement dans le temps sans « assumer dès le départ » des positions subjectives préétablies ? La réponse, chez Hartman, passe par la notion de « scène »²². C'est en décrivant en profondeur des scènes

de subjectivation spécifique qu'elle met en lumière les pratiques, processus et technologies complexes qui se conjuguent et constituent dans la captivité. L'analyse par scène permet également de déceler les petits et grands actes de défiance, de refus, de résistance par lesquels les sujets opprimés « créent un espace pour l'action qui n'est généralement pas disponible » (1997, 8).

La description des scènes de subjectivation qui alimentent les « temps du sujet » donne lieu à un mode de conjugaison complexe des opérations multiples du pouvoir. À titre d'illustration, considérons une analyse offerte par Angela Davis à partir du récit, collectée dans les années 1930, de Jenny Proctor autour de sa vie en tant que personne esclavagisée dans une plantation de coton en Alabama :

Je m'occupais des enfants quand j'étais petite et j'essayais de faire le ménage comme le disait la maîtresse. Quand j'ai eu dix ans, le maître à dit : « Envoyez—moi cette n* dans le champ de coton. »

L'expérience de Jenny Proctor est caractéristique. De l'aube au crépuscule, la plupart des filles et des femmes, la plupart des garçons et des hommes trimaient dur. Quand il s'agissait de travail, le fouet savait mieux mesurer la force et la productivité que la différence des sexes. En ce sens *l'oppression des femmes étaient identiques à celles des hommes*.

Elles connaissaient pourtant *d'autres formes d'oppression*, les agressions sexuelles et autres traitements barbares réservés aux femmes. L'attitude des propriétaires était opportuniste. Lorsqu'il était question de travail, rien ne différençait la force et la productivité d'un homme ou d'une femme, mais lorsqu'il s'agissait d'exploiter, de punir ou de brimer un être, les femmes étaient renvoyées à des rôles exclusivement féminins. (Davis 1983 [1981], 15, je souligne)

21 Ce couplage du sujet et du pouvoir s'inscrit dans le dialogue soutenu qu'instaurent les féministes noires avec les traditions foucauldienne et postmarxiste (voir par exemple Spillers 1987).

22 L'usage de la « scène » renvoie aux multiples influences analytiques et intellectuelles de Hartman : à son intérêt pour la mise en scène du pouvoir racial [*the display of power*] dénoncée et décortiquée par des auteurs noirs tels que Frederick Douglass mais aussi par l'anthropologue de la domination James Scott ; à sa lecture de Frantz Fanon, qui lui-même procède à une approche du

pouvoir par scènes de racialisation ; ou encore aux développements de Judith Butler abordant la formation subjective depuis l'angle de la performance (principalement de genre) en reprenant la notion althusserienne de scène d'interpellation.

Dans cet extrait, je lis trois scènes qui maintiennent Jenny dans une position subjective captive : le travail domestique jusqu'à l'âge de dix ans, le champ de coton et la punition par le fouet. Chacune de ces scènes nous fait voir et comprendre comment Jenny Proctor est sans cesse réassujettie dans un rapport de dépossession et d'appropriation de ses forces vitales. Son corps est continuellement discipliné, mais les opérations de discipline investissent et marquent sa chair de manières variées. Dans le champ de coton, Jenny devient une force de travail captive « noire » indifférenciée en termes de genre : tout comme les autres sujets « noirs », constitués en tant que corps sans cesse appropriables et exploitables, elle « trime dur ». Lors de la punition (un rituel au sein de la plantation), son propriétaire exerce une forme de violence sexualisée : une « autre forme d'oppression » qui vient la signifier en tant que corps « noir » et « féminin ». Dans chacune de ces scènes, la racialisation opère avec constance. Elle est mise au service du profit des propriétaires blancs. Mais l'assujettissement genré et sexualisé varie selon les scènes de subjectivation. Le pouvoir investit la chair de Jenny Proctor, tantôt en la différenciant, tantôt en l'indifférenciant en termes de genre et de sexualité²³.

Les trois scènes de subjectivation identifiées chez Davis illustrent bien ce que Hartman appelle la « contingence de la catégorie « femme » » (1997, 101). Elle demande :

Pouvons-nous utiliser le terme « femme » tout en restant vigilant-es sur le fait que « toutes les femmes n'ont pas le même genre » [Elsa Barkley Brown 1992, 39] ou « nommer « femme » cette femme privée de ses droits que nous ne pouvons strictement, historiquement et géopolitiquement *pas imaginer* comme un référent littéral » [Spivak 1993, 139], plutôt que de reproduire la normativité même qui a occulté la compréhension de la production différentielle du genre ? En supposant que femme désigne un référent connu, une unité a priori, un ensemble précis de caractéristiques, de traits et de dispositions

facilement reconnaissables, nous ne tenons pas compte de la production contingente et disjointe de la catégorie (1997, 99).

Hartman insiste sur la production *contingente* et *disjointe* de la catégorie « femme » sur le fait que la racialisation du genre et l'engendrement de la race se matérialisent de manière multivalente et dans des relations sociales mouvantes. Des opérations aussi complexes ne peuvent être saisies ni narrées par des approches qui analysent le genre comme une catégorie donnée *a priori*, et qui, par conséquent, conceptualisent les positions subjectives telles que « femme noire » ou « femme blanche » comme fixes et pré-données. De plus, à la suite de Gayatri Spivak, Hartman suggère que l'usage du référent générique « femme » a pour conséquence de convoquer (souvent implicitement) le filtre de la féminité normative « blanche » et d'y subsumer les vies des femmes noires qui connaissent des formes de subjectivation très différentes.

Le récit qui s'engendre par les scènes plutôt que par des unités pré-choisies de l'incarnation sociale différenciée se construit sur un mode séquentiel : il s'agit de décrire une scène de subjectivation, puis, ensuite, d'associer les processus qui se jouent dans cette scène à des formes d'oppression de genre, de sexualité, de race ou d'appropriation. C'est un tel séquençage de l'analyse qui se joue dans le passage de Davis cité plus haut. Elle donne de l'espace aux différentes scènes qui constituent Jenny Proctor parfois en tant que « noire » parfois en tant que « femme noire », ne subsumant pas le récit à la catégorie fixe de « femme » et « noire ». Un tel mode narratif s'oppose à toute forme de réduction ou de déterminisme, il ouvre un espace riche à la théorisation à partir, avec et pour des vécus conçus dans leur épaisseurs temporelles.

Il convient de s'arrêter un moment sur la notion de « politique de l'identité » développée par le CRC, qui, d'après ma lecture, fait signe vers une posture analytique très similaire à celle de Hartman et de Davis. Constatant, dans leur Déclaration, qu'« aucun autre mouvement ostensiblement progressiste n'a jamais

23 Au sujet de la formation et de la déformation du genre [*the (un)gendering*] en situation de captivité, voir les développements de Hortense Spillers (1987).

considéré notre oppression spécifique comme une priorité, ni n'a travaillé sérieusement à y mettre fin », le CRC introduit la « politique de l'identité » pour saisir les expériences des femmes noires négligée par les cadres d'analyse critique pré-existants :

C'est dans le concept de politique de l'identité [*identity politics*] que s'incarne notre décision de nous concentrer sur *notre propre oppression*. La politique la plus profonde et potentiellement la plus radicale émane directement de *notre propre identité* – et non pas de luttes pour en finir avec l'oppression d'autres personnes (2006 [1977]).

Cet extrait est souvent cité dans la littérature francophone occidentale consacrée à l'intersectionnalité (voir par exemple Granjon 2023). Lorsqu'il est lu et mobilisé isolément, de façon décontextualisée, il peut induire une interprétation erronée. En effet, les notions d'« identité » et d'« oppression » y sont mobilisées au singulier. Cela peut prêter à une lecture essentialisant le sujet « femme noire », le rabattant à une unité existant *a priori*. Cela peut aussi prêter à une compréhension fixiste de l'oppression, comprise comme une structure formée une fois pour toute à l'intersection de l'hétérosexisme, du racisme et du classisme, déterminant la position sociale de celles qui ont une identité féminine et noire. Or, comme je l'ai déjà montré plus haut, tout au long du reste de la Déclaration, l'identité, l'oppression et les femmes noires s'inscrivent dans un champ sémantique qui les temporalise et les pluralise. « [N]ous avons du mal à séparer *les oppressions* de race, de classe et de sexe, parce que *fréquemment*, dans nos *vies*, nous en faisons l'expérience simultanée », écrivent-elles par exemple. L'identité, pour le CRC, renvoie aux expériences et aux *vies au pluriel* au sujet desquelles il leur faut « développer une conscience partagée et croissante ». Et cette exploration profonde se traduit en pratique par l'organisation de sessions de *consciousness-raising*, par des retraites d'étude de plusieurs jours, par la publication de textes, de pamphlets, d'ouvrages édités (CRC et Falquet 2006 ; Taylor 2017).

Quarante années après la parution de la Déclaration, Barbara Smith explique comment la politique de l'identité du CRC s'est inscrite dans une politique dynamique d'un devenir-sujet collectif. Face à la marginalisation des femmes noires dans les mouvements féministes dominés par la perspective des femmes blanches, face à des mouvements de libération privilégiant les intérêts des hommes noirs, le besoin était de se forger un espace depuis lequel se mouvoir politiquement :

Nous avons besoin d'un lieu qui nous soit propre. Nous avons besoin d'un endroit où nous pourrions définir nos priorités politiques et agir en conséquence. Et c'est de là que vient la politique de l'identité. (...) Ce que nous disions, c'est que nous avons le droit, en tant que personnes qui ne sont pas seulement des femmes, qui ne sont pas seulement des Noirs, qui ne sont pas seulement des lesbiennes, qui ne sont pas seulement des ouvriers ou des travailleurs – que nous sommes des personnes qui incarnent toutes ces identités, et que nous avons le droit de construire et de définir une théorie et une pratique politiques basées sur cette réalité. C'est tout ce que nous essayions de dire. C'est ce que nous entendions par politique de l'identité. Nous ne voulions pas dire que si vous n'êtes pas comme nous, vous n'êtes rien (Taylor 2017, 60-61, je traduis).

Comme le clarifie cet extrait, le CRC a travaillé à forger un « nous », à ouvrir un espace qui englobe la complexité des vies et des oppressions – autrement dit les différents *temps* de subjectivation – des femmes noires. Ce dans le but que ce « nous » puisse mettre en branle une *praxis* politique de libération, non pas pour s'isoler ou se séparer des autres luttes, mais bien pour entrer, depuis une position autonome, en coalition avec d'autres mouvements *avec* et non pas au détriment de la complexité de leurs expériences.

À l'aune de la lecture conjointe de Hartman et du CRC, la conjugaison des opérations multiples du pouvoir par la modalité des « temps du sujet » se traduit par une attention (analytique et politique) particulière aux

différentes scènes qui constituent et rythment la vie du sujet, et l'expose à des opérations racialisées, genrées, économiquement extractives et appropriatives. De telles opérations sont variables et non systématiquement concomitantes : on l'a vu avec le récit de Jenny Proctor, l'exploitation économique se conjugue à une racialisation qui tantôt investit, tantôt désinvestit la différenciation genrée. Narrer le pouvoir par ses scènes de subjectivation, c'est aller à contrecourant des usages de l'intersectionnalité et de la politique de l'identité qui fonctionnent avec des catégories sociales prédéfinies et statiques²⁴. C'est éviter de surimposer la catégorie « femme » dans l'analyse des oppressions qui touchent les femmes noires, car la « femme » se réfère toujours implicitement à l'histoire et à la géopolitique de la blancheur. En somme, et pour compléter mon esquisse du concept exploratoire de « (dés)engendrement du capitalisme racial », parallèlement à l'analyse des engendrement(s) historiques décrite dans la section précédente, théoriser le pouvoir depuis les temps du sujet revient à narrer *les engendrement(s) des sujets du capitalisme racial*. Cela revient à relater avec soin et minutie des scènes traversées par des mécanismes genrés, racialisés, et d'appropriation, qui s'entrecroisent, se contredisent ou s'amplifient, participant à un assujettissement continu dans différentes relations et espaces sociaux hiérarchisés.

Le temporaire des résistances

Chez Hartman, le CRC, et plus généralement la constellation des féministes noires anticapitalistes, il est tout autant important de décrire les oppressions que de rendre visible leur contestation, à savoir les opérations qui détournent, résistent, atténuent les effets violents des oppressions (voir par exemple Morgan et Weinbaum 2024 ; Spillers 1987 ; Weheliye 2014). Cette section montre comment la conjugaison des multiples opérations du

pouvoir s'appuie sur une troisième modalité temporelle que je nomme « le temporaire des résistances ».

Dans sa Déclaration (2006 [1977]), le CRC définit la « destruction des systèmes politico-économiques capitaliste et impérialiste, aussi bien que du patriarcat » comme condition de la « libération de tou-te-s les opprimé-e-s ». La notion de destruction revient également dans la fameuse citation déjà analysée plus tôt :

Si les femmes Noires étaient libres, toutes les autres personnes seraient libres aussi, car notre liberté implique la destruction de tous les systèmes d'oppression.

La destruction peut se lire comme un moment unitaire, comme une fin définitive qui advient une fois pour toute. Or, une lecture plus contextualisée de la Déclaration suggère que cette destruction s'appréhende plutôt comme un horizon orientant une myriade d'actions de résistance passées et présentes. En guise d'illustration, je reconvoque l'extrait qui inaugure la première section de la Déclaration consacrée à la genèse du féminisme noir :

[L]es femmes Noires ont incarné, ne serait-ce que par leur simple existence physique, une position opposée à la loi de l'homme blanc [*white male rule*]. Elles ont résisté activement à ses attaques contre elles et leurs communautés, par des actions d'éclat ou des moyens subtils (Combahee River Collective 2006 [1977]).

La résistance est ici associée « à la simple existence physique », donc à la capacité des femmes noires à faire persister leur vie dans des régimes de dépossession constante, ainsi qu'aux « actions d'éclats » et « moyens subtils ». Dans d'autres passages, elle est signifiée par des expressions telles que « lutte incessante », « tâche révolutionnaire bien précise », ou encore « vie entière de travail et de lutte ». Réinscrite dans un champ sémantique de la pluralité, de la multiplicité des formes, de la répétition et de la durée, la résistance apparaît temporaire, jamais totale dans ses effets. Loin

²⁴ Quarante années après la publication de la Déclaration, Demita Frazier ira jusqu'à se distancier de la notion d'identité, lui préférant celle de la totalité : « C'est intéressant parce que nous n'avons jamais vraiment, pour autant que je sache, et selon la définition classique, pratiqué ce que les gens appellent aujourd'hui la politique de l'identité. Parce que la pièce maîtresse et le centre d'intérêt n'étaient pas un aspect de notre identité, mais la totalité de ce que cela signifiait d'être une femme noire dans la diaspora. » (Taylor 2017, 120-121, je traduis)

de se vouloir finale, la lutte pour la libération s'actualise sans cesse par diverses formes, dans une myriade de moments qui – temporairement – troublent, reconfigurent, déstabilisent, réarrangent, ouvrent des brèches au sein des opérations d'assujettissement.

Une telle conception contraste fortement avec l'idée d'un moment et d'une forme de lutte révolutionnaire ultime, qui, une fois pour toutes, dissoudrait et anéantirait tous les systèmes d'oppression et libérerait tout le monde. Par contraste avec les approches matérialistes dialectiques plus classiques, le changement social ne se comprend pas comme une ligne nourrie par des contradictions progressant vers l'émancipation (Tönnies 2012). Il se rapporte plutôt à des interruptions, des redressements temporaires et des réparations furtives, c'est-à-dire à ce que Hartman appelle la « provisionnalité de la résistance » (1997, 12).

À cet égard, Hartman consacre un espace considérable de son étude aux pratiques qu'elle désigne comme « contre-investissements dans le corps » (1997, 59). Elle évoque par exemple les pratiques du « vol de soi-même » [*stealing away*] : par le biais de visites nocturnes à son amant-e ou à sa famille, le sujet esclavagisé entraîne son corps dans un mouvement considéré comme illicite, qui vient redresser, provisoirement, sa condition de *kinlessness*, d'aliénation natale et de dépossession du corps (1997, 67). Elle évoque également la performance collective dansée et chantée de la *juba* : alors que les gestes répétitifs du travail forcé font du corps une marchandise-machine, les gestes alternatifs et les chants qui évoquent la nourriture le contre-investissent en tant que site de plaisir, créant les conditions d'énonciation collective des désirs et des besoins de ce même corps (1997, 71-72). Bien que leurs effets soient temporaires, bien qu'elles n'aboutissent pas à l'abolition définitive de la vie dans la mort sociale, de telles pratiques travaillent à un réarrangement des opérations de dépossession corporelle constante. Elles participent à une *conjugaison alternative des opérations raciales, genrées, sexualisées et appropriatives*, dont l'effet est d'engendrer, temporairement, des espaces de défiance, de soulagement, de soin et de réparation.

L'emphase sur le temporaire constitue donc un troisième mode d'articulation des opérations multiples du pouvoir (compris comme résistance) chez les féministes noires anticapitalistes. Quelle sorte de récit émerge d'une telle emphase ? Considérons un passage précis de *Scenes*. Hartman y remet en scène le célèbre récit de Harriet Jacobs, *Incidents dans la vie d'une esclave*, publié en 1861. Cette dernière fut esclavagisée puis réussit à gagner la liberté par la fuite après s'être cachée sept années durant dans une remise de quelques mètres carrés dans la maison de sa grand-mère située non loin de la plantation de son maître (Jacobs 2014 [1861]). Dans la partie de ce récit autobiographique qui relate sa vie sur la plantation avant sa fuite, Linda (le pseudonyme d'Harriet) utilise le terme « se donner » pour évoquer sa relation avec son amant blanc Sands, avec qui elle aura des enfants, dans un contexte où elle est régulièrement violée par son propriétaire Flint :

Il est moins dégradant de se donner que de se soumettre à la force. C'est un sentiment voisin de la liberté que d'avoir un amant qui n'a aucun pouvoir sur vous, si ce n'est celui qu'il obtient par la gentillesse et l'attachement (citée dans Hartman 1997, 104 ; Jacobs 2014 [1861] 91-92 pour la traduction française).

L'acte de Linda de « se donner » constitue une déstabilisation temporaire et incomplète des effets violents des opérations raciales, genrées, sexualisantes, extractives et appropriatives qui la constituent en tant que sujet captif. Linda cherche à engendrer un espace pour son propre désir, où elle pourrait échapper partiellement aux conditions extrêmes de sa vie assujettie. Or, son mode de résistance – se donner elle-même – n'abolit pas les termes de son appropriation par les maîtres blancs. Comme le rappelle Hartman (1997, 103-105), Linda reste propriété, elle est rendue fongible dans un réseau de pratiques et de relations d'exploitation, d'accumulation et d'échange de valeur. Cependant, en se donnant à Sands, elle fait l'expérience d'une forme de possession par un autre préférable à l'appropriation forcée de son corps par Flint. Linda

procède à une forme de calcul tactique qui ouvre un espace de choix « voisin de la liberté » qu'il ne faut toutefois pas confondre avec « la liberté de choisir l'objet de son affection dont jouissent les femmes blanches en raison des arrangements domestiques légitimes/légaux de la famille blanche. » (Hartman 1997, 104)

Sands, dans ce récit, n'incarne pas « l'ennemi principal » (pour citer la féministe matérialiste française Christine Delphy, 2013 [1998]). Il ne représente pas la structure patriarcale dont l'abolition constitue l'horizon définitif de l'émancipation. Il symbolise une forme de relation interracial que Linda investit dans le but d'éprouver un espace affectif et d'entrevoir des possibilités de protection contre les assauts constants de son maître blanc. Il représente un arrangement « voisin de la liberté » au sein d'une vie marquée par la *kinlessness* rendant risquée voire impossible toute relation amoureuse avec un homme noir²⁵. Et j'aimerais ajouter qu'en se donnant à Sands, Linda procède aussi à un calcul tactique relatif à sa future descendance dans un contexte de transmission héréditaire de son statut d'esclavagisée (voir à ce sujet Morgan 2018 ; Morgan et Weinbaum 2024) : tandis que Flint ne permet « jamais longtemps aux enfants de ses esclaves de rester à portée de sa vue ni ce celle de sa femme » (Jacobs 2014 [1861], 92), avoir des enfants avec Sands, « un homme qui n'est pas [s]on maître » lui apparaît comme une meilleure option pour subvenir à leurs besoins et espérer leur potentielle émancipation²⁶.

En abordant la résistance depuis la myriade d'actions et de tactiques de déstabilisation temporaire du pouvoir telles que les visites nocturnes, des rituels de danse ou encore le choix d'un amant, les féministes noires anticapitalistes soulignent la dimension politique de pratiques et d'instances souvent reléguées au domaine du privé voire complètement ignorées à la fois par les marxistes classiques et les marxistes noirs (Hartman

2016 ; Morgan et Weinbaum 2024). Elles appellent à envisager la *praxis* politique par une posture radicalement ouverte au changement, à la redirection, à la réorientation. Une telle disposition s'énonce par le CRC à la toute fin de leur déclaration :

Quant à la pratique politique, nous ne pensons pas que la fin justifie toujours les moyens. Bien des actes réactionnaires et destructeurs ont été posés pour atteindre des buts politiques « corrects ». Comme féministes, nous ne voulons pas mettre sens-dessus-dessous la vie des gens au nom de la politique. Nous croyons aux *processus collectifs* et à la *distribution non-hiérarchique du pouvoir* au sein de notre groupe et dans la société révolutionnaire que nous imaginons. Nous voulons *examiner constamment notre politique de manière critique et auto-critique, au fur et à mesure de son développement* : c'est un aspect essentiel de notre pratique (2006 [1977]).

Comme je l'ai rappelé plus tôt, les membres du CRC se sont engagées activement dans plusieurs projets de résistance et de libération, très souvent en coalition avec d'autres collectifs n'opérant pas depuis le même cadre d'analyse que le leur. Évoquons la lutte pour la légalisation de l'avortement, contre les stérilisations forcées, pour de meilleurs droits syndicaux, pour des centres de santé dans les quartiers noirs, pour la protection des femmes noires contre les violences intra- et extracommunautaires. Citons encore leur engagement pour une place autonome dans le champ des publications progressistes, l'organisation d'espaces de rencontre pour connecter les femmes noires de gauche autour d'une théorisation politique commune mais aussi pour prendre le « temps de la guérison et de la spiritualité » (Taylor 2017, 59, je traduis). Ces multiples engagements témoignent d'une approche de la résistance radicalement démocratique, ouverte, non dogmatique, multi-orientée et constamment révisée. Ils participent à une *praxis* politique qui, toujours, prend en compte la complexité des vies des peuples opprimés. Dans les termes de Hartman, ces engagements constituent des scènes de subjectivation, les moments d'un devenir-sujet qui trouble les scénarios mortifères portés par les opérations du capitalisme hétérosexiste raciste.

25 À ce sujet, il convient de lire le chapitre VII d'*Incidents* dans lequel Jacobs évoque son amour pour un jeune charpentier noir, né libre, et l'interdiction de le fréquenter imposée par sa maîtresse et son maître après que son amoureux l'eut demandée en mariage (2014 [1861], 64-74).

26 Calcul qui s'avérera payant puisque Linda réussira à faire émanciper ses enfants par le biais de leur rachat par leur père biologique orchestré en cachette de Flint, leur propriétaire (et « Père ») selon la logique de l'esclavage héréditaire.

Chaque scène de résistance que le CRC a investie a ainsi participé à ce que j'appellerai les *dés-engendrements temporaires du capitalisme racial*. En intégrant le préfixe « dés- » signalant la possibilité de défaire, de déjouer, de détricoter, ce terme met en valeur toute intervention qui participe, à toute échelle, à la déstabilisation, à la reconfiguration des opérations conjuguées du sexisme, du racisme et de l'exploitation économique. Il appelle la critique du capitalisme à ne pas négliger les scènes qui contrent, temporairement et souvent non simultanément, les effets oppressifs des opérations multiples du pouvoir sans prétendre à renverser une fois pour toute l'ordre capitaliste racial. Ce terme me permet aussi d'achever l'esquisse du concept exploratoire de « (dés-) engendrements du capitalisme racial » élaborée tout au long de cet article. Ce dernier cherche à englober les trois temps par lesquels les féministes noires anticapitalistes conjuguent les multiples opérations du pouvoir : par l'analyse et la narration soignée et centrée sur les vécus des (1) engendrements historiques, (2) des engendrements des sujets et des (3) dés-engendrements temporaire du capitalisme racial.

**CONCLUSION : LIRE LES FÉMINISTES NOIRES,
ENRICHIR LA CRITIQUE FRANCOPHONE
DU CAPITALISME RACIAL**

Par une lecture serrée, j'ai montré comment la Déclaration du *Combahee River Collective* (2006 [1977]) et *Scenes of Subjection* de Saidiya Hartman (1997) s'appuient sur une approche multidimensionnelle du temps – articulant le temps historique, les temps du sujet et le temporaire des résistances – pour théoriser et conjuguer les opérations multiples du pouvoir. Les deux textes élaborent une constellation de récits, dessinent des figures, révèlent des relations sociales et des scènes de travail et de vie qui s'engendrent au sein de et participent aux (dés)engendrements de processus de racialisation, d'accumulation, d'extraction, d'exploitation, d'appropriation, de sexualisation et d'(in)différenciation genrée.

En abordant la complexité de ces processus par des récits précis, soigneux, sensibles et incarnés, les

textes étudiés dessinent une toile dynamique. Ils nous font saisir l'emmêlement des temps – passés, présents, temporaires, fantomatiques, contradictoires, fugaces, épisodiques, envahissants, et à venir – qui rythment la vie et les vies constituées au sein du capitalisme racial. Les trois modalités temporelles que j'ai identifiées ne se présentent pas séparément, elles s'emmêlent. Toutes trois participent à un même mode de théorisation critique que j'ai proposé de regrouper par le biais du concept exploratoire *des (dés)engendrements du capitalisme racial*. Ce concept préconise d'appréhender le capitalisme racial depuis (1) ses engendrements historiques, par l'élaboration de récits centrés sur les expériences de vie, les figures, les instances et les modes de relations informés par les régimes coloniaux, la traite, l'esclavagisme et leur vie d'après ; depuis (2) les scènes qui engendrent des sujets – qui assujettissent/constituent en tant que sujet – au sein de processus de racialisation, d'(in)différenciation sexuelle et genrée, de mise au travail productif et reproductif et de marchandisation ; et depuis (3) ses dés-engendrements temporaires, à savoir depuis les scènes d'engendrement alternatif du rapport à la production et à la reproduction, qui forment des brèches de refus et de déstabilisation des opérations racialisées, genrées et sexualisées d'extraction, d'exploitation et d'appropriation.

Face au retour en force de la notion de capitalisme racial, une série de concepts a été récemment élaborée pour réancrer le marxisme noir dans ses généalogies féministes et valoriser les apports analytiques et politiques de ces dernières. Évoquons par exemple « le capitalisme racial reproductif » (Morgan et Weinbaum 2024), « le ventre du monde » (Hartman 2016), le « maternel captif » (James 2019), ou encore « verser la vie goutte à goutte » (Paris 2020). C'est pour contribuer à ces enrichissements féministes noirs qu'il me semble intéressant d'aborder le capitalisme racial à partir de ses engendrements et de ses dés-engendrements, à savoir en élaborant des récits autour des processus qui investissent le vivant et sa possibilité de se reproduire, de persister ou encore de s'interrompre, en vue de l'exploiter ou d'en prendre soin.

Un tel curseur réorganise et trouble le vocabulaire et les récits des approches marxistes noires. Il les épaissit, les complexifie, donnant à voir des instances, des expériences vécues, des subjectivités, des formes de relations, de violences et de résistance qui restent marginalisées voire ignorées au sein des approches non explicitement féministes du marxisme noir. À titre illustratif, évoquons trois instances centrales au marxisme noir qui se complexifient sous la plume du CRC et de Hartman : le sujet esclavagisé, la violence raciale capitaliste, et enfin la résistance noire. Les marxistes noirs assimilent le sujet esclavagisé au travail productif asservi, les féministes noires conjuguent ce dernier au travail reproductif de gestation et de soin des enfants (forces de travail en devenir) et de soin des enfants des maîtres (propriétaires en devenir). Les marxistes noirs tendent à représenter la violence raciale appropriative par ses formes spectaculaires et publiques de mutilation corporelle, les féministes noires conjuguent ces dernières à d'autres formes plus sournaises et intimes telles que la menace de vente des proches ou encore l'interdiction de l'amour intra-racial. Enfin, la résistance se matérialise dans le marronnage et la révolution armée chez les marxistes noirs, les féministes noires anticapitalistes articulent ces formes de contestation à des pratiques de sorties nocturnes furtives, de « choix » tactique des amants, ou encore de rituels de danse.

En relisant conjointement deux textes phares de la constellation féministe noire anticapitaliste qui connaissent une actualité foisonnante dans les contextes anglophones, il s'est aussi agi pour moi de lutter contre la politique d'appauvrissement épistémique qui touche cette constellation en contexte francophone européen occidental. En effet, si l'on fait exception des cercles militants et critiques noirs et anticoloniaux, la réception dominante des travaux féministes noirs de portée anticapitaliste oscille entre l'ignorance (c'est le cas pour *Scenes*) et l'instrumentalisation ou la fétichisation (comme l'exemplifie la Déclaration du CRC). Historiquement, le travail critique noir s'est constamment enrichi via les circulations globales de ses textes et de ses sujets, via ce que Brent Hayes Edwards nomme les « pratiques de la diaspora » (2003 ; voir aussi Gilroy 1993). Aujourd'hui

ces circulations sont freinées, notamment en raison des positions sociales des travailleuses politiques féministes noires francophones, fortement précarisées et exploitées dans les institutions de savoir.

J'ai achevé d'écrire cet article dans des conditions matérielles peu soutenables sur le long terme : sans emploi universitaire et sans rémunération pour le temps que j'y ai consacré. Pour le conclure, je formule le souhait que les espaces francophones occidentaux de production de savoir offrent des conditions matérielles qui nous permettent à nous féministes noires de nous lire, de nous étudier, de nous traduire, de nous mettre en relation et en tension, à travers nos lieux d'ancrage et depuis les géographies complexes qui nous animent, avec rigueur, exigence et soin, par conséquent *en prenant le temps*. Nous réclamons ce temps pour pouvoir actualiser toute la richesse de nos traditions critiques, et aussi pour pouvoir amplifier ce qui, dans nos grammaires et nos actions, désarticule nos vies et nos désirs des logiques capitalistes mortifères et fait signe vers un autre rapport au vivant.

BIBLIOGRAPHIE

Beal, Frances M. 2008 [1979]. « Double Jeopardy : To Be Black and Female ». *Meridians* 8 (2) : 166-176.

Combahee River Collective. 1977. « A Black Feminist Statement ». <https://combaheerivercollective.weebly.com/the-combahee-river-collective-statement.html>.

_____. 1979. « The Combahee River Collective : A Black Feminist Statement ». Dans *Capitalist Patriarchy and the Case for Socialist Feminism*. Sous la direction de Zillah R. Eisenstein, 362-372. New York et Londres : Monthly Review Press.

_____. 2006 [1977]. « Déclaration du Combahee River Collective ». Traduit par Jules Falquet, *Les cahiers du CEDREF* [en ligne], 14. <https://journals.openedition.org/cedref/415>.

Combahee River Collective et Falquet, Jules. 2006. « Le Combahee River Collective, pionnier du féminisme Noir : Contextualisation d'une pensée radicale ». *Les ca-*

hiers du CEDREF [en ligne] 14. <https://journals.openedition.org/cedref/457>.

Crenshaw, Kimberle. 1991. « Mapping the Margins : Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color ». *Stanford Law Review* 43 (6) : 1241-1299.

Davis, Angela. 1983 [1981]. *Femmes, race et classe*. Traduit par Dominique Taffin. Paris : Éditions des femmes-Antoinette Fouque.

_____. 1971. « Reflections on the Black Woman's Role in the Community of Slaves ». *The Black Scholar* 3 (4) : 2-15.

Delphy, Christine. 2013 [1998]. *L'ennemi principal - tome 1 : Économie politique du patriarcat*. Paris : Syllepse.

Djavadzadeh, Keivan. 2017. « The Beyoncé Wars : le Black feminism, Beyoncé et le féminisme hip-hop ». *Le Temps des médias* 29 (2) : 159-176.

Dotson, Kristie. 2011. « Tracking Epistemic Violence, Tracking Practices of Silencing ». *Hypatia* 26 (2) : 236-257.

Harris, Cheryl I. 1993. « Whiteness as Property ». *Harvard Law Review*, 106 (8) : 1710-1791.

Hill Collins, Patricia, et Sirma Bilge. 2016. *Intersectionality*. Cambridge, Malden : Polity Press.

Edwards, Brent Hayes. 2003. *The Practice of Diaspora: Literature, Translation and the Rise of Black Internationalism*. Cambridge, Massachusetts et Londres : Harvard University Press.

Froidevaux-Metterie, Camille. 2020. « Chapitre VIII. La pensée féministe ou comment le corps féminin a disparu ». Dans *La révolution du féminin*, 284-323. Paris : Gallimard.

Genovese, Eugene. 1972. *Roll, Jordan Roll : The World the Slave Made*. New York : Vintage.

Gilroy, Paul. 1993. *The Black Atlantic : Modernity and Double Consciousness*. Cambridge, Mass : Harvard University Press.

Granjon Fabien. 2023. « Intersectionnalité, consubstantialité, dialectique ». *La Pensée*, 413 (1) : 97-108.

Hartman, Saidiya. 1997. *Scenes of Subjection : Terror, Slavery, and Self-Making in Nineteenth-Century America*. New York : Oxford University Press.

_____. 2007. *Lose Your Mother : A Journey Along the Atlantic Slave Route*. New York: Farrar, Straus and Giroux.

_____. 2008. « Venus in Two Acts ». *Small Axe : A Caribbean Journal of Criticism* 12 (2) : 1-14.

_____. 2016. « The Belly of the World : A Note on Black Women's Labors ». *Souls* 18 (1) : 166-173.

_____. 2019. *Wayward Lives, Beautiful Experiments*. Londres : Serpent's Tail Limited.

hooks, bell. 1999. *Remembered Rapture : The Writer at Work*. New York : Henry Holt and Co.

Jacobs, Harriet A. 1992[1861]. *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*. Traduit par Monique Benesvy. Paris : Éditions Viviane Hamy.

James, Joy. 2019. « The Architects of Abolitionism : George Jackson, Angela Davis, and the Deradicalization of Prison Struggles : A Lecture and Conversation with Joy James ». Youtube : Brown University, 6 mai. <https://www.youtube.com/watch?v=z9rvRsWKDx0>.

Joseph-Gabriel, Annette K. 2019. *Reimagining Liberation : How Black Women Transformed Citizenship in the French Empire*. Urbana Champaign : University of Illinois Press.

- Kelley, Robin D.G.** 2017. « What Did Cedric Robinson Mean by Racial Capitalism? ». *Boston Review*, 12 janvier. <https://www.bostonreview.net/articles/robin-d-g-kelley-introduction-race-capitalism-justice/>.
- _____. 2021. « Why Black Marxism, Why Now? ». *Boston Review*, 1 février. <https://www.bostonreview.net/articles/why-black-marxism-why-now/>.
- Lefebvre, Henry.** 2018. « La sociologie marxiste ou matérialisme historique ». Dans *Le marxisme*, 58-73. Paris : Presses Universitaires de France.
- Lewis, Gail.** 2013. « Unsafe Travel : Experiencing Intersectionality and Feminist Displacements ». *Signs* 38 (4) : 869-892.
- Mayenga, Evélie.** 2023. « Les traductions françaises de l'intersectionnalité : race, mondes académiques et profits intellectuels ». *Marronnages* 2 (1) : 139-163.
- Menghini, Aurélie.** 2020. « Intersectionnalité et voix oubliées en démocratie » *Le Courrier*, 26 février 2020.
- Michel, Noémi.** 2016. « Accounts of Injury as Misappropriations of Race : Towards a Critical Black Politics of Vulnerability ». *Critical Horizons* 17 (2) : 240-259.
- _____. 2023. « "Consentez-vous à ce que nous prenions soin de vous ?" Des charges raciales aux rêves féministes noires ». Dans *Tout qu'on tait on sait*. Sous la direction du Collectif Wages For Wages Against, 243-274. L'Amazone § Privilège.
- Michel, Noémi, et Gianmaria Andreetta.** 2021. « Valeurs et revalorisation dans l'art contemporain - Noémi Michel & Gianmaria Andreetta ». Proposition et modération de Anna Colin et Cédric Faucq, réseau BOTOX(S) Alpes Riviera. Youtube : 2 juin. <https://www.youtube.com/watch?app=desktop&v=g7nK9PDx52s>.
- Morgan, Jennifer L.** 2018. « Partus sequitur ventrem : Law, Race, and Reproduction in Colonial Slavery ». *Small Axe* 22 (1) : 1-17.
- Morgan, Jennifer L., et Alys Eve Weinbaum.** 2024. « Introduction : Reproductive Racial Capitalism ». *History of the Present* 14 (1) : 1-19.
- Néméh-Nombré, Philippe.** 2024. « Flourishing after the Family : Racial Capitalism and Suzanne Césaire's Impossible Oikoi ». *L'Esprit Créateur* 64 (1) : 71-85.
- Nash, Jennifer C.** 2013. « Practicing Love : Black Feminism, Love-Politics, and Post-Intersectionality ». *Meridians : feminism, race, transnationalism* 11 (2) : 1-24.
- Noël, Fania.** 2023. « Paris Is Burning : Intersectionality, Localization, and Circulation in France ». *Kohl : A Journal for Body and Gender Research* 9 (1) : 184-200.
- Paris, Myriam.** 2020. *Nous qui versons la vie goutte à goutte : Féminismes, économie reproductive et pouvoir colonial à La Réunion*. Paris : Dalloz.
- Patterson, Orlando.** 1982. *Slavery and Social Death: A Comparative Study*. Cambridge, Massachusetts, et Londres : Harvard University Press.
- Rodrigues, Elias.** 2022. « How Saidiya Hartman Changed the Study of Black Life ». *The Nation*, 3 novembre 2022. <https://www.thenation.com/article/society/saidiya-hartman-interview/>.
- Robinson, Cédric J.** 2005 [1983]. *Black Marxism : The Making of the Black Radical Tradition* : Chapel Hill et Londres : University of North Carolina Press.
- Soumahoro, Maboula.** 2020. *Le Triangle et l'Hexagone : Réflexions sur une identité noire*. Paris : La Découverte.
- Soumahoro, Maboula, Rokhaya Diallo, et Grace Ly.** 2024. « #116 Traduire la race sans la trahir ». *Kiffe ta race*, 25 juillet 2024. <https://youtu.be/7y-7qTPOiSs>.

Spillers, Hortense J. 1987. « Mama's Baby, Papa's Maybe : An American Grammar Book ». *Diacritics* 17 (2) : 65-81.

Tatum, Travis. 2005. « Reflections on Black Marxism ». *Race & Class* 47 (2) : 71-76.

Taylor, Keeanga-Yamahtta. 2017. *How We Get Free : Black Feminism and the Combahee River Collective*. Chicago : Haymarket Books.

_____. 2019. *Race for Profit : How Banks and the Real Estate Industry Undermined Black Homeownership*. Chapel Hill : University of North Carolina Press.

_____. 2022. « Preface : The Hold of Slavery ». Dans *Scenes of Subjection : Terror, Slavery, and Self-Making in Nineteenth-Century America (25th anniversary edition)* de Saidiya Hartman, xxix - xxxviii. New-York et Londres : W.W. Norton.

Thiam, Awa. 2024 [1978]. *La parole aux Nègresses*. Quimperlé : Divergences.

Thomas, Darryl C. 2005. « The Black Radical Tradition – Theory and Practice : Black Studies and the Scholarship of Cedric Robinson ». *Race&Class* 47 (2) : 1-22.

Thompson, Vanessa Eileen et al. 2021. « Black Feminisms : Entangled Geopolitical, Historical and Contextual Backgrounds in Conversation. Interview with Hakima Abbas, Maisha Auma, Noémi Michel et Margo Okazawa-Rey ». *Femina politica* 30 (2) : 120-141.

Tönnies, Ferdinand. 2012. « Chapitre 4. Le matérialisme historique ». Dans *Karl Marx. Sa vie et son œuvre*, 135-144. Paris : Presses Universitaires de France.

Truth, Sojourner. 2021 [1851]. *Et ne suis-je pas une femme ?* Traduit par Françoise Bouillot. Paris : Payot.

Tully, James. 2002. « Political Philosophy as a Critical Activity ». *Political Theory* 30 (4) : 533-555.

Weheliye, Alexander G. 2014. *Habeas Viscus : Racializing Assemblages, Biopolitics, and Black Feminist Theories of the Human*. Durham : Duke University Press.

Wittig, Monique. 1980. « On ne naît pas femme ». *Questions Féministes* (8) : 75-84.

Wynter, Sylvia C. 2003. « Unsettling the Coloniality of Being/Power/Truth/Freedom : Towards the Human, After Man, Its Overrepresentation ; An Argument ». *CR : The New Centennial Review* 3 (3) : 257-337.